

Paris, le 30 août 1993

Monsieur,

*Ma démarche risque de vous heurter. Je cours ma chance tout de même.*

4 *Je suis écrivain, auteur à ce jour de sept livres dont je vous envoie le dernier  
paru. Depuis que j'ai appris par les journaux la tragédie dont vous avez été l'agent et  
le seul survivant, j'en suis hanté. Je voudrais, autant que possible, essayer de  
comprendre ce qui s'est passé et en faire un livre- qui bien sûr, ne pourrait paraître  
qu'après votre procès.*

8

12 *Avant de m'y engager, il m'importe de savoir quel sentiment vous inspire un  
tel projet. Intérêt, hostilité, indifférence ? Soyez sûr que, dans le second cas, j'y  
renoncerai. Dans le premier, en revanche, j'espère que vous consentirez à répondre à  
mes lettres et peut-être, si cela est permis, à me recevoir.*

*J'aimerais que vous compreniez que je ne viens pas à vous pousser par une  
curiosité malsaine ou par le goût du sensationnel.*

16 *Ce que vous avez fait n'est pas à mes yeux le fait d'un criminel ordinaire, pas celui  
d'un fou non plus, mais celui d'un homme poussé à bout par des forces qui le dépassent  
et ce sont ces forces terribles que je voudrais montrer à l'œuvre.*

*Quelle que soit votre réaction à cette lettre, je vous souhaite, monsieur,  
beaucoup de courage, et vous prie de croire à ma très profonde compassion.*

20

Emmanuel Carrère

J'ai voulu voir les lieux où il avait vécu en fantôme. Je suis parti une semaine, /muni de plans qu'à ma demande il avait dessinés avec soin, d'itinéraires commentés que j'ai suivis fidèlement, en respectant même l'ordre chronologique qu'il me suggérait.  
4 (« Merci de me donner l'occasion de reparcourir cet univers « familier, parcours très douloureux mais plus facile à partager avec quelqu'un qu'à refaire seul... »). J'ai vu le hameau de son enfance, le pavillon de ses parents, son studio d'étudiant à Lyon, la maison incendiée à Prévessin, la pharmacie Cottin où sa femme faisait des  
8 remplacements, l'école Saint-Vincent de Ferney. J'avais le nom et l'adresse de Luc L'Admiral, je suis passé devant son cabinet mais ne suis pas entré. Je n'ai parlé à personne. J'ai traîné seul là où il traînait seul ses journées désœuvrées sur des chemins forestiers du jura et, à Genève, dans le quartier des organisations internationales où se  
12 trouve l'immeuble de l'OMS . J'avais lu qu'une photo de grand format représentant cet immeuble était encadré au mur du salon où il a tué sa mère. Une croix marquait sur la façade, la fenêtre de son bureau, mais je ne connaissais pas la place de cette croix et je ne suis pas allé au-delà du hall.

16 Je ressentais de la pitié, une sympathie douloureuse en mettant mes pas dans ceux de cet homme errant sans but, année après année, replié sur son absurde secret qu'il ne pouvait confier à personne et que personne ne devait connaître sous peine de mort. Puis je pensais aux enfants, aux photos de leurs corps prises à l'institut médico-légal : horreur à l'état brut, qui fait instinctivement fermer les yeux, secouer la tête pour  
20 que cela n'ait pas existé. J'avais cru (plus que parfait) en avoir fini avec ces histoires de folie, d'enfermement, de gel. Pas forcément me mettre à l'émerveillement franciscain avec laudes à la beauté du monde et au chant du rossignol, mais tout de même être  
24 délivré de ça. Et je me retrouvais choisi (c'est empathique, je sais, mais je ne vois pas le moyen de le dire autrement) par cette histoire atroce, entré en résonance avec l'homme qui avait fait ça. J'avais peur. Peur et honte. Honte devant mes fils que leur père écrive là-dessus. Était-il encore temps de fuir ? Ou était-ce ma vocation particulière  
28 d'essayer de comprendre ça, de le regarder en face ?

4 « Je savais, après avoir tué Florence, que j'allais tuer aussi Antoine et Caroline, et que ce moment, devant la télévision, était le dernier que nous passions ensemble. Je les ai calinés. J'ai du leur dire des mots tendres, comme : « je vous aime ». Cela m'arrivait souvent et ils y répondaient souvent par des dessins. Même Antoine qui ne savait pas encore bien écrire savait écrire « je t'aime ».

8 Un très long silence. La présidente, d'une voix altérée, a proposé une suspension de cinq minutes, mais il a secoué la tête, on l'a entendu déglutir avant de continuer :

12 « Nous sommes restés comme ça peut-être une demi-heure... Caroline a vu que j'avais froid, elle a voulu monter chercher ma robe de chambre... J'ai dit que je les trouvais chauds eux, qu'ils avaient peut-être de la fièvre, que j'allais prendre leur température. Caroline est montée avec moi, je l'ai fait coucher sur son lit...Je suis allé chercher la carabine... »

16 La scène du chien a recommencé. Il s'est mis à trembler, son corps s'est affaissé. Il s'est jeté au sol. On ne le voyait plus, les gendarmes étaient penchés sur lui. D'une voix aigu de petit garçon, il a gémi : « Mon papa ! Mon papa ! » Une femme, sortie du public, a couru vers le box et s'est mise à taper sur la vitre en suppliant « Jean-Claude ! Jean-Claude ! » comme une mère. Personne n'a eu le cœur de l'écarter.

20 « Qu'avez-vous dit à Caroline ? a repris la présidente après une demi-heure de suspension.

Je ne sais plus... Elle s'était allongée sur le ventre...C'est là que j'ai tiré.

24 Courage...

J'ai déjà du le dire au juge d'instruction de nombreuses fois, mais ici... ici, *ils* sont là...(sanglot). J'ai tiré une première fois sur Caroline...elle avait un oreiller sur la tête...J'avais du faire comme si c'était un jeu... (*Il gémit, les yeux fermés*). J'ai tiré...J'ai posé la carabine quelque part dans la chambre... J'ai appelé Antoine...Et j'ai recommencé.

Il faut peut-être que je vous aide un peu car les jurés ont besoin de détails et vous n'êtes pas assez précis.

32 ...Caroline, quand elle est née, c'était le plus beau jour de ma vie...Elle était belle...(Gémissement...) Dans mes bras... pour son premier bain... (*Spasme*). C'est moi qui l'ai tué...C'est moi qui l'ai tué...

(*Les gendarmes le tiennent par le bras avec une douceur épouvantée*).

36 Vous ne pensez pas qu'Antoine a pu entendre les coups de feu ? Aviez-vous mis le silencieux ? L'avez-vous appelé sous le même prétexte ? Prendre sa température ? Il n'a pas tout trouvé ça bizarre ?

40 Je n'ai pas d'image de ce moment précis, c'était encore eux, mais ça ne pouvait pas être Caroline... ça ne pouvait pas être Antoine...

Est-ce qu'il ne s'est pas approché du lit de Caroline ? Vous l'aviez recouverte de sa couette pour qu'il ne se doute de rien...

(*Il sanglote*)

44 Vous avez dit à l'instruction que vous avez voulu faire prendre à Antoine du Phénobarbital dilué dans un verre d'eau et qu'il avait refusé en disant que ce n'était pas bon...

- C'était plutôt une déduction... Je n'ai pas d'image d'Antoine disant que ce n'était pas bon...

48 - Pas d'autre explication ?

- J'aurais peut-être voulu qu'il dorme déjà ».

52 L'avocat général est intervenu : vous êtes sorti ensuite acheter l'Equipe et le Dauphiné libéré, et la marchande de journaux vous a trouvé l'air tout à fait normal. Etait-ce pour faire comme si rien ne s'était passé, comme si la vie continuait ?

Je n'ai pas pu acheter l'Equipe. Je ne le lis jamais.

56 - Des voisins vous ont vu traverser la rue pour relever votre boîte à lettres.

- Est-ce que je l'ai fait pour nier la réalité, pour faire comme si ?

- Pourquoi avoir emballé et rangé avec soin la carabine avant de partir pour Clairvaux ?

60 - En réalité, pour les tuer, bien sûr, mais je devais me dire que c'était pour la rendre à mon père. »

Habitué à ce que le labrador de ses parents salisse ses vêtements en lui faisant fête, il a passé une vieille veste et un jean, mais accroché au porte-manteau de la voiture, un costume de ville en prévision du dîner à Paris. Il a mis dans son sac une chemise de rechange et sa trousse de toilette.

Il ne se rappelle pas le trajet. Il se rappelle s'être garé devant la statue de la Vierge que son père entretenait et fleurissait chaque semaine. Il le revoit lui ouvrant le portail. Ensuite, il n'y a plus d'image jusqu'à sa mort.

On sait qu'ils ont déjeuné tous les trois. Il restait des couverts sur la table quand l'oncle Claude est rentré dans la maison le surlendemain, et l'autopsie a révélé que les estomacs d'Aimé et Anne-Marie étaient pleins. A-t-il mangé, lui ? Sa mère a-t-elle insisté pour qu'il le fasse ? De quoi ont-ils parlé ?

Il avait fait monter ses enfants à l'étage, chacun son tour, il a fait la même chose avec ses parents. D'abord son père, qu'il a entraîné dans son ancienne chambre sous prétexte d'examiner avec lui une gaine d'aération qui diffusait de mauvaises odeurs. A moins qu'il ne l'ait fait en arrivant, il a du monter l'escalier la carabine à la main. Le ratelier ne se trouvait pas en haut, il a peut-être annoncé qu'il allait, de la fenêtre, faire un carton dans le jardin, plus probablement, rien dit du tout. Pourquoi Aimé Romand se serait-il inquiété de voir son fils porter la carabine qu'il était allé acheter avec lui le jour de ses seize ans ? Le vieil homme, qui ne pouvait se pencher en raison de problèmes lombaires, a du s'agenouiller pour montrer la gaine défectueuse, à hauteur de plinthe. C'est alors qu'il a reçu les deux balles dans le dos. Et est tombé vers l'avant. Son fils l'a recouvert d'un dessus de lit en velours côtelé lie de vin qui n'avait pas changé depuis son enfance. Ensuite, il est allé chercher sa mère. Elle n'avait pas entendu les coups de feu, tirés avec le silencieux. Il l'a fait venir dans le salon dont on ne se servait pas. Elle seule a reçu les balles de face. Il a du essayer, en lui montrant quelque chose, de lui faire tourner le dos. S'est-elle retournée plus tôt que prévu pour voir son fils braquer la carabine sur elle ? A-t-elle dit : « Jean-Claude, qu'est-ce qui m'arrive ? » ou « qu'est-ce qui t'arrive ? » Comme il se l'est rappelé lors de l'un des interrogatoires pour dire ensuite qu'il n'en avait plus le souvenir et le savait seulement par le dossier d'instruction ? De la même façon incertaine, en essayant comme nous de reconstituer les faits, il dit que dans sa chute, elle a perdu son dentier et qu'il le lui a remis avant de la recouvrir d'un dessus de lit vert.

Le chien, monté avec sa mère, courait d'un corps à l'autre sans comprendre, en poussant de petits gémissements. « J'ai pensé qu'il fallait que Caroline l'ait avec elle, dit-il. Elle l'adorait ». Lui aussi l'adorait, au point de garder en permanence sa photo dans son portefeuille. Après l'avoir abattu, il l'a recouvert d'un édredon bleu.

## Lecture analytique n°5 : Racine, Britannicus, Acte V, sc.5

Acte V, scène 5

4 Agrippine, Burrhus

**Agrippine**

Quel attentat, Burrhus !

8

**Burrhus**

Je n'y pourrai survivre, Madame : il faut quitter la cour et l'empereur.

12 **Agrippine**

Quoi ? du sang de son frère il n'a point eu d'horreur ?

**Burrhus**

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.

A peine l'empereur a vu venir son frère,

Il se lève, il l'embrasse, on se tait, et soudain

4 César<sup>1</sup> prend le premier une coupe à la main :

« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,

« Ma main de cette coupe épanche les prémices<sup>2</sup>,

Dit-il ; « dieux, que j'appelle à cette effusion<sup>3</sup>,

8 « Venez favoriser notre réunion. »

Par les mêmes serments/ Britannicus se lie.

La coupe dans ses mains/ par Narcisse est remplie,

Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords...

12 Le fer ne produit point de si puissants efforts<sup>4</sup>,

Madame : la lumière à ses yeux est ravie,

Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.

Jugez combien ce coup frappe tous les esprits :

16 La moitié s'épouvante et sort avec des cris,

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage

Sur les yeux de César composent leur visage.

Cependant sur son lit il demeure penché ;

20 D'aucun étonnement il ne paraît touché :

« Ce mal<sup>5</sup>, dont vous craignez, dit-il, la violence

« A souvent, sans péril, attaqué son enfance. »

Narcisse veut en vain affecter<sup>6</sup> quelque ennui<sup>7</sup>,

24 Et sa perfide joie éclate malgré lui.

Pour moi, dût l'empereur punir ma hardiesse,

D'une odieuse cour j'ai traversé la presse<sup>8</sup>,

Et j'allais, accablé de cet assassinat,

28 Pleurer Britannicus, César et tout l'Etat.

**Agrippine**

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire<sup>9</sup>.

32

(Racine, *Théâtre Complet*, Édition de Jacques Morel et Alain Viala, Paris, 2010)

## Lecture analytique n°6 : A. Jarry, Ubu Roi, Acte I, sc.1

PÈRE UBU, MÈRE UBU.

**Père Ubu.** — Merdre.

**Mère Ubu.** — Oh ! voilà du joli, Père Ubu, vous estes un fort grand voyou.

**Père Ubu.** — Que ne vous assom'je, Mère Ubu !

**Mère Ubu.** — Ce n'est pas moi, Père Ubu, c'est un autre qu'il faudrait assassiner.

5 **Père Ubu.** — De par ma chandelle verte ! , je ne comprends pas.

**Mère Ubu.** — Comment, Père Ubu, vous estes content de votre sort ?

**Père Ubu.** — De par ma chandelle verte, merdre, madame, certes oui, je suis content. On le serait à moins : capitaine de dragons, officier de confiance du roi Venceslas, décoré de l'ordre de l'Aigle Rouge de Pologne et ancien roi d'Aragon, que voulez-vous de mieux ?

10 **Mère Ubu.** — Comment ! Après avoir été roi d'Aragon vous vous contentez (elle va insister sur son manque d'ambition mais à ce stade satisfait de lui). de mener aux revues une cinquantaine d'estafiers<sup>1</sup> armés de coupe-choux<sup>2</sup>, quand vous pourriez faire succéder sur votre fiole (décalage du niveau de langue) la couronne de Pologne à celle d'Aragon ?

**Père Ubu.** — Ah ! Mère Ubu, je ne comprends rien de ce que tu dis.

15 **Mère Ubu.** — Tu es si bête !

**Père Ubu.** — De par ma chandelle verte, le roi Venceslas est encore bien vivant ; et même en admettant qu'il meure, n'a-t-il pas des légions d'enfants ?

**Mère Ubu.** — Qui t'empêche de massacrer toute la famille et de te mettre à leur place ?

**Père Ubu.** — Ah ! Mère Ubu, vous me faites injure et vous allez passer tout à l'heure par la casserole.

20 **Mère Ubu.** — Eh ! pauvre malheureux, si je passais par la casserole, qui te raccommoderait tes fonds de culotte ?

**Père Ubu.** — Eh vraiment ! et puis après ? N'ai-je pas un cul comme les autres ?

25 **Mère Ubu.** — A ta place, ce cul, je voudrais l'installer sur un trône rebondit sur l'argument du père ubu avec la mise en apposition « ce cul ». Tu pourrais augmenter indéfiniment tes richesses, manger fort souvent de l'andouille et rouler carrosse par les rues

**Père Ubu.** — Si j'étais roi, je me ferais construire une grande capeline comme celle que j'avais en Aragon et que ces gredins d'Espagnols m'ont impudemment volée.

**Mère Ubu.** — Tu pourrais aussi te procurer un parapluie et un grand caban qui te tomberait sur les talons.

30 **Père Ubu.** — Ah ! je cède à la tentation. Bougre de merdre, merdre de bougre, si jamais je le rencontre au coin d'un bois, il passera un mauvais quart d'heure.

**Mère Ubu.** — Ah ! bien, Père Ubu, te voilà devenu un véritable homme .

**Père Ubu.** — Oh non ! moi, capitaine de dragons, massacrer le roi de Pologne ! plutôt mourir !

35 **Mère Ubu** (à part). — Oh ! merdre ! (Haut) Ainsi, tu vas rester gueux (paysan ; elle essaye de le faire réagir en le méprisant) comme un rat, Père Ubu.

**Père Ubu.** — Ventrebleu, de par ma chandelle verte, j'aime mieux être gueux comme un maigre et brave rat que riche comme un méchant et gras chat.

**Mère Ubu.** — Et la capeline ? et le parapluie ? et le grand caban ?

**Père Ubu.** — Eh bien, après, Mère Ubu ?

40 **Mère Ubu** (seule). — Vrout, merdre, il a été dur à la détente, mais vrout, merdre, je crois pourtant l'avoir ébranlé. Grâce à Dieu et à moi-même, peut-être dans huit jours serai-je reine de Pologne.

<sup>1</sup> « estafiers » : valets armés qui portaient le manteau et les armes de leurs maîtres.

<sup>2</sup> « coupe-choux » : terme familier désignant des sabres courts.

## Lecture analytique n°7 : Camus, Caligula

*[La scène se passe à Rome au Ier siècle. Caligula est empereur ; Caesonia est sa favorite. Caligula s'assied près de Caesonia.]*

**CALIGULA**

Ecoute bien. Premier temps : tous les patriciens<sup>3</sup>, toutes les personnes de l'empire qui disposent de quelque fortune - petite ou grande, c'est exactement la même chose - doivent obligatoirement déshériter leurs enfants et tester<sup>4</sup> sur l'heure en faveur de l'Etat.

5

**L'INTENDANT**

Mais, César<sup>5</sup>...

**CALIGULA**

10 Je ne t'ai pas encore donné la parole. A raison de nos besoins, nous ferons mourir ces personnages dans l'ordre d'une liste établie arbitrairement. A l'occasion, nous pourrions modifier cet ordre, toujours arbitrairement. Et nous hériterons.

**CAESONIA, se dégageant.**

15 Qu'est-ce qui te prend ?

**CALIGULA, imperturbable.**

20 L'ordre des exécutions n'a, en effet, aucune importance. Ou plutôt ces exécutions ont une importance égale, ce qui entraîne qu'elles n'en ont point. D'ailleurs, ils sont aussi coupables les uns que les autres. Notez d'ailleurs qu'il n'est pas plus immoral de voler directement les citoyens que de glisser des taxes indirectes dans le prix de denrées dont ils ne peuvent se passer. Gouverner, c'est voler, tout le monde sait ça. Mais il y a la manière. Pour moi, je volerai franchement. Ça vous changera des gagne-petit. (Rudement, à l'intendant) Tu exécuteras ces ordres sans délai. Les testaments seront signés dans la soirée par tous les habitants de Rome, 25 dans un mois au plus tard par tous les provinciaux. Envoie des courriers.

**L'INTENDANT**

César, tu ne te rends pas compte...

30 **CALIGULA**

Ecoute-moi bien, imbécile. Si le Trésor a de l'importance, alors la vie humaine n'en a pas. Cela est clair. Tous ceux qui pensent comme toi doivent admettre ce raisonnement et compter leur vie pour rien puisqu'ils tiennent l'argent pour tout. Au demeurant, moi, j'ai décidé d'être logique et puisque j'ai le pouvoir, vous allez voir ce que la logique va vous coûter. J'exterminerai les 35 contradicteurs et les contradictions. S'il le faut, je commencerai par toi.

**L'INTENDANT**

César, ma bonne volonté n'est pas en question, je te le jure.

40

**CALIGULA**

Ni la mienne, tu peux m'en croire. La preuve, c'est que je consens à épouser ton point de vue et à tenir le Trésor public pour un objet de méditations. En somme, remercie-moi, puisque je rentre dans ton jeu et que je joue avec tes cartes. (Un temps et avec calme.) D'ailleurs, mon plan, par 45 sa simplicité, est génial, ce qui clôt le débat. Tu as trois secondes pour disparaître. Je compte : un... L'intendant disparaît.

---

<sup>3</sup> patriciens : membres des grandes familles romaines, qui disposent de nombreux privilèges.

<sup>4</sup> tester : établir son testament.

<sup>5</sup>



## Lecture analytique n°8 : Mouawad, Incendies, tab. 19

**JEANNE.** Qu'est-ce qu'elle vous a dit exactement au sujet de l'autobus ? **SIMON.** Tu vas faire quoi ? Fuck ! Tu vas aller le trouver où ? **JEANNE.** Qu'est-ce qu'elle vous a dit ? **SAWDA** (*hurlant*). Nawal !

4 **SIMON.** Laisse tomber l'autobus et réponds-moi ! Tu vas le trouver où ? *Bruit de marteaux-piqueurs.*

**JEANNE.** Qu'est-ce qu'elle vous a raconté ?

**SAWDA.** Nawal !

8 **HERMILE LEBEL.** Elle m'a raconté qu'elle venait d'arriver dans une ville... **SAWDA** (*à Jeanne*). Vous n'avez pas vu une jeune fille qui s'appelle Nawal ? **HERMILE LEBEL.** Un autobus est passé devant elle...

**SAWDA.** Nawal !

12 **HERMILE LEBEL.** Bondé de monde ! **SAWDA.** Nawal !!

**HERMILE LEBEL.** Des hommes sont arrivés en courant, ils ont bloqué l'autobus, ils l'ont aspergé d'essence et puis d'autres hommes sont arrivés avec des mitraillettes et... *Longue séquence de bruits de marteaux-piqueurs qui couvrent entièrement la voix d'Hermile Lebel. Les arrosoirs crachent du sang et inondent tout. Jeanne s'en va.*

16

**NAWAL.** Sawda !

**SIMON.** Jeanne ! Jeanne, reviens !

20 **NAWAL.** J'étais dans l'autobus, Sawda, j'étais avec eux ! Quand ils nous ont arrosés d'essence j'ai hurlé : « Je ne suis pas du camp, je ne suis pas une réfugiée du camp, je suis comme vous, je cherche mon enfant qu'ils m'ont enlevé ! » / Alors ils m'ont laissé descendre, et après, après, ils ont tiré, et d'un coup, d'un coup (la force de l'émotionnel qui trouble le discours) vraiment, l'autobus a flambé avec tous ceux qu'il y avait dedans, il a flambé avec les vieux, les enfants, 24 les femmes, tout ! Une femme essayait de sortir par la fenêtre, mais les soldats lui ont tiré dessus, et elle est restée comme ça, à cheval sur le bord de la fenêtre, son enfant dans ses bras au milieu du feu et sa peau a fondu, et la peau de l'enfant a fondu et tout a fondu et tout le monde a brûlé ! Il n'y a plus de temps. Le temps est une poule à qui on a tranché la tête, le 28 temps court comme un fou, à droite à gauche, et de son cou décapité, le sang nous inonde et nous noie.

32 **SIMON** (*au téléphone*). Jeanne ! Jeanne, je n'ai plus que toi. Jeanne, tu n'as plus que moi. On n'a pas le choix que d'oublier ! Rappelle-moi, Jeanne, rappelle-moi !

Wajdi Mouawad, *Incendies* (2003), "19. Les pelouses de banlieue" (extrait).

## Lecture analytique n°9 : Camus, La Peste, Rencontre Rieux-Rambert

— Soyez sûr que je vous comprends, dit enfin Rieux, mais votre raisonnement n'est pas bon. Je ne peux pas vous faire ce certificat parce qu'en fait, j'ignore si vous avez ou non cette maladie et parce que, même dans ce cas, je ne puis pas certifier qu'entre la seconde où vous sortirez de mon bureau et celle où vous entrerez à la préfecture, vous ne serez pas infecté. Et puis même...

5 — Et puis même ? dit Rambert.

— Et puis, même si je vous donnais ce certificat, il ne vous servirait de rien.

— Pourquoi?

— Parce qu'il y a dans cette ville des milliers d'hommes dans votre cas et qu'on ne peut cependant pas les laisser sortir.

10 — Mais s'ils n'ont pas la peste eux-mêmes ?

— Ce n'est pas une raison suffisante. Cette histoire est stupide, je sais bien, mais elle nous concerne tous. Il faut la prendre comme elle est.

— Mais je ne suis pas d'ici !

— A partir de maintenant, hélas! vous serez d'ici comme tout le monde. L'autre s'animait :

15 — C'est une question d'humanité, je vous le jure. Peut-être ne vous rendez-vous pas compte de ce que signifie une séparation comme celle-ci pour deux personnes qui s'entendent bien.

Rieux ne répondit pas tout de suite. Puis il dit qu'il croyait qu'il s'en rendait compte. De toutes ses forces, il désirait que Rambert retrouvât sa femme et que tous ceux qui s'aimaient fussent réunis, mais il y avait des arrêtés et des lois, il y avait la peste, son rôle à lui était de faire ce qu'il fallait.

20- Non, dit Rambert avec amertume, vous ne pouvez pas comprendre. Vous parlez le langage de la raison, vous êtes dans l'abstraction.

Le docteur leva les yeux sur la République et dit qu'il ne savait pas s'il parlait le langage de la raison, mais il parlait le langage de l'évidence et ce n'était pas forcément la même chose. Le journaliste rajustait sa cravate :

25 — Alors, cela signifie qu'il faut que je me débrouille autrement? Mais, reprit-il avec une sorte de défi, je quitterai cette ville. Le docteur dit qu'il le comprenait encore, mais que cela ne le regardait pas.

- Si, cela vous regarde, fit Rambert avec un éclat soudain. Je suis venu vers vous parce qu'on m'a dit que vous aviez eu une grande part dans les décisions prises. J'ai pensé alors que, pour un cas au moins, vous pourriez défaire ce que vous aviez contribué à faire. Mais cela vous est égal. Vous n'avez pensé à personne. Vous n'avez pas tenu compte de ceux qui étaient séparés.

30

Rieux reconnut que, dans un sens, cela était vrai, il n'avait pas voulu en tenir compte.

— Ah ! je vois, fit Rambert, vous allez parler de service public. Mais le bien public est fait du bonheur de chacun.

- Allons, dit le docteur qui semblait sortir d'une distraction, il y a cela et il y a autre chose. Il ne faut pas juger. Mais vous avez tort de vous fâcher. Si vous pouvez vous tirer de cette affaire, j'en serai profondément heureux. Simplement, il y a des choses que ma fonction m'interdit.

35

## Lecture analytique n°10 : Camus, La Peste, Prêche de Paneloux

4 *Au mois de juin, on constate une recrudescence de l'épidémie. Le père Pasdeloup prononce alors un prêche qui présente la peste comme un châtimeur divin et vise à faire revenir les fidèles à une foi plus ferme.*

Il avait une voix forte, passionnée, qui portait loin, et lorsqu'il attaqua l'assistance d'une seule phrase véhémement et martelée : « Mes frères, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité », un remous parcourut l'assistance jusqu'au parvis.

- 4 Logiquement, ce qui suivit ne semblait pas se raccorder à cet exorde pathétique. C'est la suite du discours qui fit seulement comprendre à nos concitoyens que, par un procédé oratoire habile, le Père avait donné en une seule fois, comme on assène un coup, le thème de son prêche entier. Paneloux, tout de suite après cette phrase, en effet, cita le texte de l'Exode relatif à la peste en
- 8 Égypte et dit : « La première fois que ce fléau apparaît dans l'histoire, c'est pour frapper les ennemis de Dieu. Pharaon s'oppose aux desseins éternels et la peste le fait alors tomber à genoux. Depuis le début de toute histoire, le fléau de Dieu met à ses pieds les orgueilleux et les aveugles. Méditez cela et tombez à genoux. »
- 12 La pluie redoublait au dehors et cette dernière phrase, prononcée au milieu d'un silence absolu, rendu plus profond encore par le crépitement de l'averse sur les vitraux, retentit avec un tel accent que quelques auditeurs, après une seconde d'hésitation, se laissèrent glisser de leur chaise sur le prie-Dieu. D'autres crurent qu'il fallait suivre leur exemple si bien que, de proche
- 16 en proche, sans un autre bruit que le craquement de quelques chaises, tout l'auditoire se trouva bientôt à genoux. Paneloux se redressa alors, respira profondément et reprit sur un ton de plus en plus accentué : « Si, aujourd'hui, la peste vous regarde, c'est que le moment de réfléchir est venu. Les justes ne peuvent craindre cela, mais les méchants ont raison de trembler. Dans
- 20 l'immense grange de l'univers, le fléau implacable battra le blé humain jusqu'à ce que la paille soit séparée du grain. Il y aura plus de paille que de grain, plus d'appelés que d'élus, et ce malheur n'a pas été voulu par Dieu. Trop longtemps, ce monde a composé avec le mal, trop longtemps, il s'est reposé sur la miséricorde divine. Il suffisait du repentir, tout était permis. Et
- 24 pour le repentir, chacun se sentait fort. Le moment venu, on l'éprouverait assurément. D'ici là, le plus facile était de se laisser aller, la miséricorde divine ferait le reste. Eh bien ! Cela ne pouvait durer. Dieu qui, pendant si longtemps, a penché sur les hommes de cette ville son visage de pitié, lassé d'attendre, déçu dans son éternel espoir, vient de détourner son regard. Privés de
- 28 la lumière de Dieu, nous voici pour longtemps dans les ténèbres de la peste ! »

## Lecture analytique n°11 : Camus, La Peste, Excerpt

5 Du port obscur montèrent les premières fusées des réjouissances officielles. La ville les salua par une longue et sourde exclamation. Cottard,\* Tarrou,\* ceux et celle que Rieux avait aimés et perdus, tous, morts ou coupables, étaient oubliés. Le vieux \* avait raison, les hommes étaient toujours les mêmes. Mais c'était leur force et leur innocence et c'est ici que, par-dessus toute douleur, Rieux sentait qu'il les rejoignait. Au milieu des cris qui redoublaient de force et de durée, qui se répercutaient longuement jusqu'au pied de la terrasse, à mesure que les gerbes multicolores s'élevaient plus nombreuses dans le ciel, le docteur Rieux décida alors de rédiger le récit qui s'achève ici, pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en faveur de ces pestiférés, pour laisser du moins un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été  
10 faites, et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser.

Mais il savait cependant que cette chronique ne pouvait pas être celle de la victoire définitive. Elle ne pouvait être que le témoignage de ce qu'il avait fallu accomplir et que, sans doute, devraient accomplir encore, contre la terreur et son arme inlassable, malgré leurs déchirements  
15 personnels, tous les hommes qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins.

Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester  
20 pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.

## Lecture analytique n°12 : Baudelaire, Spleen de Paris, Un Hémisphère dans une chevelure

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

4 Si tu pouvais savoir tout ce que je vois! tout ce que je sens! tout ce que j'entends dans tes cheveux ! Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique.

8 Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.

12 Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélassent l'éternelle chaleur.

16 Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes rafraîchissantes.

20 Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlé à l'opium et au sucre; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical; sur les rivages duvetés de ta chevelure je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l'huile de coco.

24 Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs.

**Lecture analytique n°13 : Baudelaire, Les Fleurs du Mal,  
Invitation au voyage**

Mon enfant, ma soeur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble !  
4 Aimer à loisir, Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble !  
Les soleils mouillés  
De ces ciels brouillés  
8 Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux,  
Brillant à travers leurs larmes.  
12  
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.  
16 Des meubles luisants,  
Polis par les ans,  
Décoreraient notre chambre ;  
Les plus rares fleurs  
20 Mêlant leurs odeurs  
Aux vagues senteurs de l'ambre,  
Les riches plafonds,  
Les miroirs profonds,  
24 La splendeur orientale,  
Tout y parlerait  
À l'âme en secret  
Sa douce langue natale.  
28  
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.  
32 Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde ;  
C'est pour assouvir  
36 Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
– Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
40 Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or ;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.  
44  
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

**Lecture analytique n°14 : Baudelaire, Les Fleurs du Mal, Spleen  
LXXVIII, « Quand le ciel... »**

4      Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle  
          Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,  
          Et que de l'horizon embrassant tout le cercle  
          Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

8      Quand la terre est changée en un cachot humide,  
          Où l'Espérance, comme une chauve-souris,  
          S'en va battant les murs de son aile timide  
          Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

12     Quand la pluie étalant ses immenses traînées  
          D'une vaste prison imite les barreaux,  
          Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées  
          Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

16     Des cloches tout à coup sautent avec furie  
          Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,  
          Ainsi que des esprits errants et sans patrie  
          Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

20     – Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
          Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,  
          Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,  
24     Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.